

—La voilà, dit Jean, qui la masqua un moment, afin qu'elle pût se remettre de son émotion ; je lui ai raconté ma vie aux pieds de Dame Carcass.

En rentrant chez elle, madame de Trencavel dit à sa fille :

—L'histoire de Jean d'Armagnac était donc bien émouvante, car vous aviez pleuré, Thérèse, on s'en apercevait encore quand nous vous avons retrouvée.

—C'est vrai, dit simplement Thérèse, Jean d'Armagnac est bien malheureux. Il m'a raconté tout cela, et j'ai été bien émue, pauvre Jean ! Si vous saviez maman ?

Thérèse raconta tout à sa mère, tout, excepté la déclaration de guerre.

—Si vous saviez, ajouta-t-elle, comme sa mère est sévère ! Il n'y a que Gaston d'Armagnac, l'oncle aveugle, vous savez, maman, qui soit bon pour lui.

Madame de Trencavel regardait sa fille d'un regard si calme et si doux, elle avait un si doux sourire en écoutant ce récit, que Thérèse se leva, l'embrassa, et lui dit presque à l'oreille :

—Jean d'Armagnac est très-noble, n'est-ce pas, maman ?

—Sans doute, dit Madame de Trencavel, mais ruiné et un peu fou, je crois ?

—Ne dites pas cela, maman, dit Thérèse qui l'embrassa de nouveau, en ajoutant sur le ton de la plaisanterie : Je me déclare son amie, et une Trencavel ne doit pas permettre que l'on calomnie ses amis.

Madame de Trencavel lissa avec la main les larges bandeaux des cheveux noirs de sa fille, et la regarda sans parler.

Thérèse rougit un peu, et se plaça devant son piano qu'elle ouvrit.

Madame de Trencavel sortit ; mais au moment où elle allait fermer la porte, Thérèse se leva par un mouvement brusque, courut à elle, et l'embrassa eu fondant en larmes. Thérèse ne parla pas à sa mère, et pourtant celle-ci lui dit :

—Nous verrons, Thérèse, nous verrons.

Jean rentra fou de joie, et chercha Gaston. Il lui raconta tout, ce fut bientôt fait.

Thérèse était charmante !

Mais Gaston comprit, et dit à Jean : Eh bien ! travaille, mon fils, devient quelque chose. Une Trencavel, cela doit être noble, et bon, et doux ; cher enfant, quel bonheur si tu pouvais être heureux !

Le soir, contre toute habitude, Anne fit prévenir que le dîner devait être servi dans sa chambre.

Jean éprouva comme un frisson ; dîner dans la chambre d'Anne, c'était être avec elle plus que partout ailleurs.

La famille, réunie autour de la table où fut servi le repas se composant d'un seul plat et de quelques fruits, présentait les contrastes les plus frappants de physionomies et d'attitudes.

Jean, le regard ferme et la bouche souriante, paraissait contempler en lui-même, ou dans quelque horizon lointain et lumineux, un spectacle grave et doux, qui le faisait sourire. La fermeté de son regard témoignait de la résolution de tout faire pour conquérir un bonheur qu'il désirait de toutes les puissances de son âme ; aussi, quand le soir, Gaston lui demanda de prendre son violon, il en joua avec un tel feu, une puissance d'âme et de vie si profonde que Marie en eut les larmes aux yeux, et Anne elle-même eut un frisson.

Le visage de Marie était pâle et flétri, les luttres de la veille l'avaient vieillie, et, sauf le moment où Jean joua du violon, son

regard était éteint, fixe et froid. La chair si ferme de son visage s'était affaissée. Encore quelques jours et sa beauté même aurait disparu.

Gaston ne pouvait voir tant de ravages ; mais le timbre brisé de cette voix naguère si fraîche et si jeune l'avertit de quelque terrible changement.

—Qu'a donc Marie ? dit-il, quand il eut deviné qu'Anne ne le laisserait pas seul avec elle, et pourquoi n'avons-nous pas dîné en bas comme de coutume ?

—Marie, dit Anne, est un peu souffrante, et je désire qu'elle reste dans ma chambre. Vous me quittez assez, mon frère, et cela avec Jean, pour que je désire garder Marie près de moi.

—Où souffres-tu, Marie ? dit Gaston.

—Qu'as-tu, Marie ? dit Jean qui courut à elle et l'embrassa.

—Qu'avez-vous, voyons, dites-le ? dit Anne d'un ton dur et brusque.

—Je ne sais pas, dit la malheureuse enfant, qui se leva de table en pleurant.

—Mon frère, dit Anne, sans s'occuper de sa fille, qui s'accroupit près du feu, et cachant sa tête dans ses mains, vous savez que les jeunes filles ont des caprices et des souffrances vagues qui ne se peuvent définir. N'interrogez donc pas Marie elle ne vous répondra pas.

Il fut clair pour tout le monde qu'Anne donnait à Gaston l'ordre de ne pas interroger, et à Marie l'ordre de se taire.

Quant à Jean, en voyant sa sœur près du feu, la tête sur ses genoux, presque roulée en boule, n'ayant plus forme humaine et secouée par les sanglots, une douleur poignante lui traversa le cœur comme une lame. Il lui sembla qu'elle resterait toujours ainsi. Il fut saisi d'une crainte vague et d'une horreur indéfinissable, qui étouffa jusqu'à sa voix. Le visage de Marie qu'il ne voyait pas lui parut livide.

Dans le même moment, Madame de Trencavel disait à son mari :

—Voici, mon ami, que nous allons nous trouver dans un moment très-solennel et très-doux ; voici qu'il faudra peut-être remettre en d'autres mains le bonheur de Thérèse.

—Vous voulez marier Thérèse ? dit le comte à sa femme.

—Si je voulais marier Thérèse à ma guise, dit madame de Trencavel, je ne serais pas une mère, mon ami ; mais, depuis que Thérèse est au monde, je n'ai pas cessé de l'écouter dormir, j'écoutais le souffle léger de l'enfant qui dormait sous les petits rideaux de son lit ; jeune fille, j'écoute toutes ses paroles, ses attitudes, son silence, son sourire et jusqu'à son regard, afin de savoir aussitôt qu'elle de quel point de l'horizon viendra le bonheur.

—Et s'il vous plaît, dit monsieur de Trencavel en riant, de quel point de l'horizon vient-il, le bonheur ?

Madame de Trencavel montra à son mari, en soulevant un coin du rideau, la cité qui se détachait en noir sur un ciel bleu.

—De la cité ! de la cité ! dit le comte, Thérèse veut-elle épouser un tisserand, et le bonheur vient-il en blouse et en sabots, avec de grosses maits ?

(A continuer.)

JEAN LANDER.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.